

# Blagnac, questions d'histoire 58

Revue Semestrielle d'histoire locale - novembre 2019



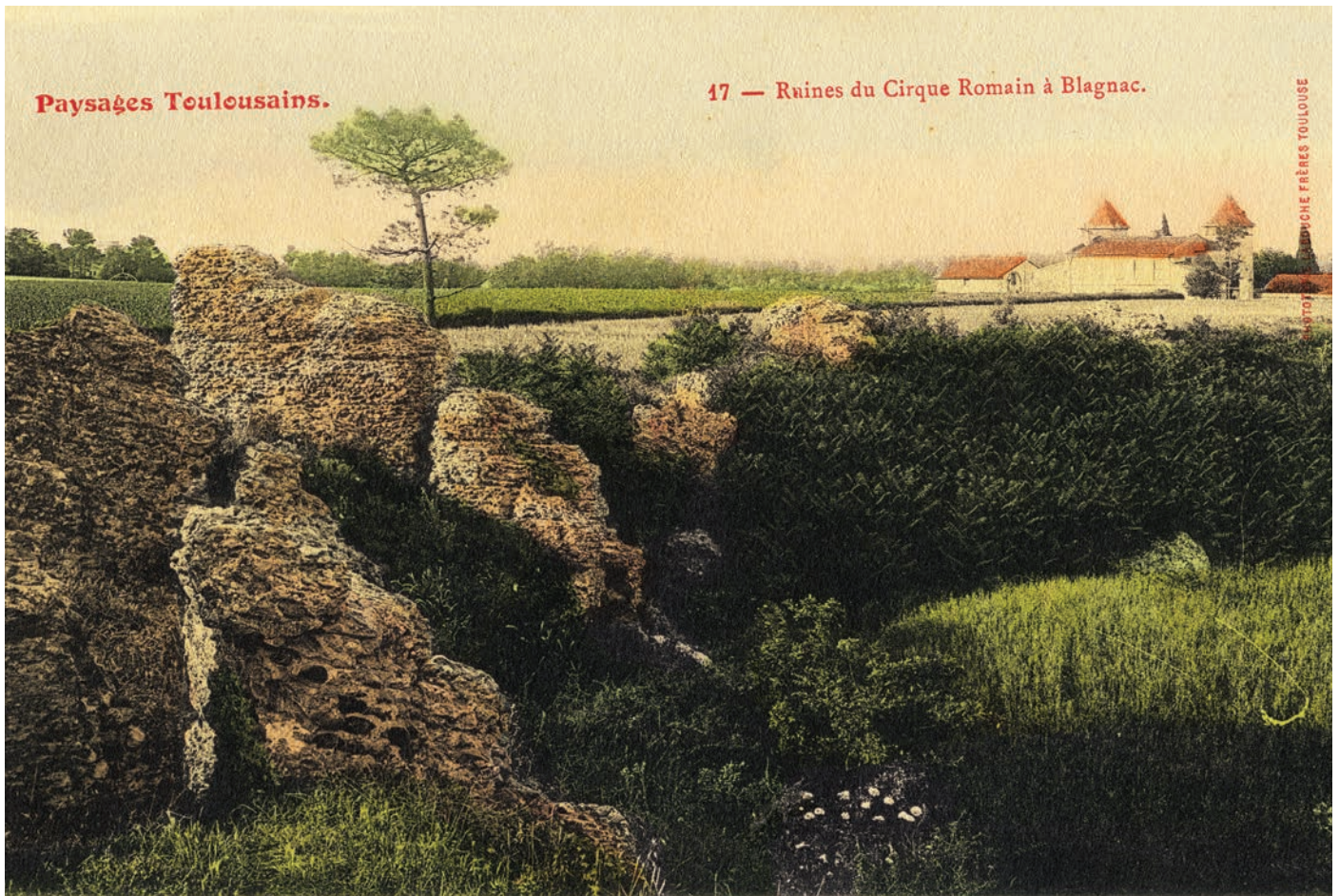
L'amphithéâtre de Purpan,  
rendez-vous de toute une région  
de la Gaule romaine

p.1



Foires et marchés  
d'autrefois à Blagnac

p.13



Paysages Toulousains.

17 — Ruines du Cirque Romain à Blagnac.

HISTOIRE  
DU CERCLE FRÈRES TOULOUSE

L'amphithéâtre de Purpan (collection Robert Espanol)

Lucien Meilleurat  
et la prison forteresse  
de Graudenz

p.24

Au revoir l'école  
de l'Aérogare....  
et à bientôt

p.37

À la découverte  
de Gérard Clerc,  
peintre blagnacais

p.49



# Lucien Meilleurat et la prison forteresse de Graudenz

par Marie-Christine Sempé-Raufast

Gérard Meilleurat, président du conseil du quartier Centre à Blagnac et membre éminent de plusieurs autres associations nous a fait part avec émotion et fierté de ce que son père

Lucien a vécu en tant que prisonnier de guerre puis en tant qu'interné à la prison forteresse de Graudenz de 1940 à 1945. Il est également membre de l'association « Union des internés militaires de la prison forteresse de Graudenz et de ses annexes » dans laquelle il a pris le relais de son père. Avec sa sœur Aline, il fait partie du bureau de l'association. Lucien Meilleurat a brossé à ses enfants, Gérard, Serge et Aline un témoignage poignant de ses dures années de « jeunesse perdues » qu'il a vécues durant toute la durée de sa captivité et de son internement.



Congrès de  
l'association  
à Stains (93) -

Lucien Meilleurat  
est le premier  
en bas à gauche.

Photo transmise par  
la famille Meilleurat.

La « drôle de guerre » se termine le 10 mai 1940 par l'offensive allemande sur les Pays-Bas, la Belgique et la France.

Le Maréchal Pétain qui préside la France depuis le 16 juin 1940 accepte l'armistice avec l'Allemagne le 22 juin 1940.

Une des conditions de l'armistice concerne la captivité de nombreux soldats et officiers. Ces prisonniers ne seront libérés qu'à la signature d'un accord de paix.

Soixante et onze Blagnacais (voir les Blagnacais pendant la Seconde Guerre mondiale – numéro spécial – décembre 2005) sont ainsi dirigés vers les camps de prisonniers situés en Allemagne, Autriche, République Tchèque, Pologne et Russie.

Certains prisonniers de guerre n'ont pas accepté la défaite et ont lutté dans les camps avec leurs pauvres moyens. Ces actes d'indiscipline les ont menés à paraître devant un conseil de guerre et à être internés dans des camps disciplinaires.

Un des camps tristement célèbres a été la Forteresse de Graudenz en Pologne, baptisée à juste titre « la Forteresse de la mort lente », ainsi que ses sites annexes. Les conditions de vie, de survie serait un mot plus juste, y sont inhumaines alliant la faim, le froid, les brimades et les coups.

Lucien Meilleurat s'est rebellé contre le régime nazi en usant de sabotages, de vols, en recherchant les contacts avec l'extérieur... C'est ainsi qu'il a été interné dans la forteresse de Graudenz.

Comment est-il possible de survivre à ces traitements ? Quels messages transmettre aux personnes n'ayant pas connu la guerre et pour que cette barbarie ne se renouvelle pas ?

## LA FORTERESSE DE LA MORT LENTE

La forteresse de Graudenz se situe au bord de la Vistule, à 100 km de Dantzig, en Haute-Silésie qui est actuellement une région de la Pologne. C'est un bâtiment militaire construit sur les hauteurs de la ville, impressionnant par sa masse et l'épaisseur de ses murs.

Elle a plusieurs attributions : camp de travail, camp de transit, prison de la Gestapo, prison de la jeunesse... et la prison militaire où les prisonniers de guerre jugés par le Conseil de guerre (voir plus loin) sont internés, dont 2000 Français en 1943. La forteresse de Graudenz compte plusieurs « annexes » telles que Blechammer, Heydebreck-Hugolust, Königsdordf, Praust, Steindorf, Thorn, Guttowitz, Gruppe, Marienwerder, Rachelsdorf, Flotenau. Les conditions de vie y sont identiques à celles de la forteresse. Les prisonniers étaient souvent déplacés d'une annexe à une autre.



### Pourquoi cette forteresse ?

Les prisonniers de guerre peuvent être accusés de certains délits commis dans leur Stalag d'origine. Voici quelques accusations qui entraînent l'internement à la prison de Graudenz : relations avec des femmes ou des jeunes filles allemandes, refus d'obéissance et de travail, vol (de la nourriture le plus souvent), évasion ou tentative d'évasion.

Ces accusations sont passibles d'un internement militaire, mais auparavant les prisonniers sont jugés par un conseil de guerre nazi. La condamnation est prononcée incluant le nombre de mois ou d'années à passer dans cette prison.

### La vie à la forteresse

À l'arrivée à la forteresse, les gardiens confisquent tous les objets personnels ainsi que le tabac, les crayons, les papiers, l'argent, les bijoux. Les prisonniers ne gardent qu'une photo et la dernière lettre reçue.

Le voyage en enfer commence pour ces hommes.

Les Prisonniers de Guerre sont vêtus d'un « uniforme » kaki arborant deux grandes lettres KG (Prisonniers de Guerre en allemand) faites à la peinture blanche, un K est aussi peint sur la cuisse droite et un G sur la cuisse gauche. Leur tenue n'est pas adaptée aux hivers rudes de la Haute Silésie, ils ne sont pas autorisés à mettre des gants ou un passe-montagne et sont chaussés de gros sabots.

L'activité de l'usine de Blechammer consiste en la fabrication d'essence synthétique. Les travaux sont durs, épuisants, en hiver, les prisonniers scient la glace de la Vistule, l'empilent afin de la conserver pour l'été.

Portail d'entrée  
de Graudenz –  
Dessin de  
Raymond Leménager  
dans « Mémoires de  
ma captivité - Guerre  
1939-1945 »



Ils creusent d'immenses tranchées de 3m de large et de 3m de profondeur pour y enfouir les canalisations de 1m de diamètre, d'autres chargent du sable et poussent les wagonnets sur plusieurs kilomètres.

### L'organisation de la journée

Les prisonniers effectuent 12 heures de travail par jour, 6 jours par semaine. La surveillance est assurée par la Wehrmacht alors que celle des Juifs est faite par les SS. Chaque commando est composé de dix

hommes et d'un chef de groupe désigné souvent parce qu'il parle un peu allemand. Son rôle consiste à traduire les ordres du gardien. Exempt de travail actif, il bénéficie d'une relative liberté, celle par exemple, de s'éloigner un peu du lieu de travail.

Les journées sont très longues. Le lever se fait bien avant l'aube aux cris du gardien « Debout ! ». Dès le réveil c'est la course dans les couloirs pour aller aux latrines et faire un brin de toilette rapide. Le camarade de corvée de « jus » (1) va chercher le café qui n'est, en fait qu'un liquide coloré, mais il a l'avantage d'être chaud !

Puis il faut se hâter pour participer à l'appel qui est interminable. Les Prisonniers de Guerre sont comptés et recomptés sous les insultes des gardiens, qui les traitent de « chiens de cochons, sous-hommes » (2), et sous les coups de crosses.

Ils doivent ensuite parcourir plusieurs kilomètres pour rejoindre le lieu de travail le ventre creux, par le froid, la neige, la pluie ou l'été par une chaleur écrasante. Les prisonniers souffrent énormément des hivers très rudes de Haute-Silésie, les températures se situent aux alentours de - 25°, -30° et parfois encore moins.

La distribution de soupe à midi à l'aide d'une grande louche d'environ un litre par personne est le moment de la journée le plus attendu. Néanmoins, cette soupe est très claire, quelquefois surnagent de rares rutabagas. Pour obtenir leur part de soupe, les prisonniers présentent obligatoirement leur carte de soupe qui comporte 31 cases et qui est perforée à chaque distribution. Le chef de chambre partage le pain, les parts sont ensuite pesées avec une balance fabriquée par les prisonniers, car ce partage est délicat et les morceaux doivent être égaux. Le pain peut être accompagné d'un peu de suif, d'une tranche de saucisson ou d'un morceau de fromage très sec.

La faim est omniprésente et lancinante. « Tout au long de nos interminables journées de travail, l'une de nos obsessions permanentes était de nous demander si la soupe

du soir serait épaisse ou pas » (3).

La soirée commence vers 19h, certains prisonniers sont tellement épuisés qu'ils s'allongent sans manger. De temps en temps, les gardiens leur ordonnent de sortir pour effectuer de terribles séances de gymnastique. Peu avant 20h, il y a une sortie « toilettes » au pas de course puis un coup de sifflet annonce la fermeture après un nouveau comptage.

A minuit, les portes sont ouvertes pour aller aux toilettes, cette sortie est obligatoire. La nuit se déroule donc de manière hachée dans des conditions déplorables, les lits sont infestés de punaises et de puces, les vêtements et les corps



couverts de poux par manque d'hygiène. Les poux favorisant des maladies telles que le typhus, la désinfection périodique est de rigueur pour éviter ce fléau.

### **Les sévices et brimades**

Les corvées sont également harassantes, toujours le ventre vide, et dégradantes ; charger du charbon, du sable, récupérer le cuivre dans les batteries sans gants, dans le froid au risque de se brûler. Ils doivent balayer, porter les poubelles, nettoyer les latrines, ... Le chef de chambre désigne, par roulement, la personne chargée des corvées de café et de nettoyage des latrines. Les latrines jamais inoccupées à cause de maladies gastro-intestinales sont aussi un lieu de rendez-vous pour glaner quelques informations sur l'évolution de la guerre. D'où l'expression, ce ne sont que des bruits de chiottes ?

Les sévices sont normalement prescrits par la Convention de Genève, mais les prisonniers n'échappent pas aux coups de botte, au passage à tabac avec une matraque ou une cravache, à des coups de clés sur le dos jusqu'à provoquer des saignements.

Les brimades sont fréquentes, les gardiens empêchent les prisonniers de boire (au mois d'août), d'aller aux toilettes, les insultent quotidiennement, les fouillent matin et soir de manière humiliante.

## **LUCIEN MEILLEURAT LES MEILLEURES ANNÉES DE MA VIE PERDUES**

C'est dans ce contexte horrible que Lucien MEILLEURAT va passer quelques années de sa jeunesse. Lucien a laissé un témoignage émouvant teinté d'humour pour adoucir son récit qu'il dédie à ses enfants et petits-enfants pour entretenir la mémoire du passé et surtout prévenir l'avenir. L'histoire de son séjour en enfer a été recueillie et filmée par son fils Serge au long des routes que son père avait traversées 50 ans plus tôt. Devant des portes, des façades d'usine, des jardins, les souvenirs surgissent et l'émotion n'est jamais loin. C'est aussi l'histoire d'un homme exceptionnel, au caractère trempé, courageux et grand patriote.

### **De la naissance jusqu'à la captivité**

Lucien Meilleurat est né le 11 novembre 1918 à Montauban, six heures avant l'armistice de la Première Guerre mondiale. Avec l'euphorie de la victoire, ses parents, Jean et Louise, n'ont pas dû penser que leur fils participerait à une seconde guerre mondiale.

Membre d'une fratrie de sept enfants, il passe son enfance à Villenouvelle dans la misère en ayant la rue pour seule loi.

Il termine sa scolarité à dix ans sans certificat d'études, mais il doit apporter un maigre salaire à la maison. Pour cela, il est apprenti pâtissier pendant deux ans, ensuite il devient mousse dans le bâtiment pour servir les compagnons puis exerce les métiers de ferrailleur, coffreur, terrassier. Ayant travaillé sept ans dans le bâtiment, il a appris à « forger ses muscles et ses idées ».

À 19 ans (septembre 1938) il fait son service militaire dans la D.C.A., dans l'artillerie légère à Toulouse, où il est chauffeur du capitaine. À ce moment-là, il mesure 1m72 et pèse 72 kg.

Le 3 septembre 1939, la France et le Royaume-Uni déclarent la guerre à l'Allemagne. Lucien est mobilisé, il participe à cette guerre et parvient vers Dunkerque avec sa colonne. Le 22 mai 1940, il est gravement blessé à la tête par un avion allemand, s'en suivent six jours de coma à l'hôpital de Bray-Dunes (Dunkerque). Il est ensuite évacué à l'hôpital de Zuydcoote et doit être rapatrié par un navire sanitaire. Le chenal de la ville étant obstrué par un navire anglais coulé, le départ ne peut avoir



*Livret militaire -  
Photo transmise par  
la famille Meilleurat*

lieu. Le 4 juin 1940, les Allemands entrent dans l'hôpital et amènent les blessés en captivité. Lucien est blessé, très faible et souffre terriblement de la tête, il doit toutefois avancer.

### **La captivité : récit de Lucien Meilleurat**

Une longue marche de près de 200 km commence, en rang serré et pressé par les sentinelles en side-car qui utilisent des matraques pour éviter le débordement sur la route.

Lucien a beaucoup de difficultés à suivre la colonne, mais les Allemands n'épargnent pas les retardataires, il assiste à l'exécution d'un prisonnier qui était à la traîne. La peur au ventre l'incite à continuer. Comme nourriture, ils reçoivent du pain rassis. Ils empruntent ensuite une péniche pour traverser la Belgique par le canal de l'Escaut. Ils pénètrent en Hollande dans des wagons à bestiaux et sont émerveillés par les champs de tulipes « *des tulipes très jolies à voir, mais nous avons autre chose à penser* ». Ils descendent à Essen où des enfants leur jettent des cailloux. Puis, ils sont parqués dans le vélodrome de Dortmund pour être identifiés prisonniers de guerre avec un numéro, Lucien porte le n° 7386. La soupe servie est remplie de terre, les conditions sont déplorables et Lucien souffre de la tête et de bourdonnements dans les oreilles. Il est alors dirigé vers l'hôpital de Dortmund pour une opération de la tête. Il ne sait pas trop ce qu'on lui a fait.

Après une convalescence rapide, il est affecté au stalag VI D dans le camp de prisonniers de Dortmund le 1<sup>er</sup> juillet 1940 puis expédié au commando 772 de



*Devant  
les baraquements  
du stalag -  
Lucien Meilleurat  
est le 2<sup>e</sup> à gauche,  
debout.  
Photo transmise  
par la famille  
Meilleurat*

Bochum, à l'usine métallurgique « Eisen Und Hutten », comme manœuvre devant les fours de fonte. Dans cette usine sont fabriqués des obus, des plaques pour les tanks et pour les avions allemands. « *Moi, mon travail consistait à couper la partie qui avait servi à couler ... c'était chaud et je me brûlais* » durant 12 heures par jour. « *C'était parfois démoralisant* » d'autant plus que Lucien a des doutes sur les conditions de la défaite française : « *Pétain nous a trahi, un traître* », « *Je n'ai jamais vu ma batterie tirer sur les avions* » qui étaient des avions mouchards venant en reconnaissance. Lucien n'accepte pas cette défaite. Il fait sa première tentative d'évasion.

Un jour, n'y tenant plus, il pose ses deux mains sur un bloc et se brûle gravement, il est donc transféré à l'hôpital. Aller à l'hôpital ou à l'infirmerie représente un certain réconfort, car les prisonniers peuvent se reposer et mieux manger, Lucien « *se retape la cerise* ». Afin de faire durer ce petit confort, il se plaint du ventre et est opéré de l'appendicite. Mais il doit rejoindre son stalag à Dortmund songeant déjà à ce qu'il pourrait inventer pour ne pas travailler pour les Allemands. Il souhaite s'évader, mais les conditions ne sont pas favorables.

Il se plaint de douleurs dans une main, il est envoyé à l'hôpital, mais des radios montrent que l'opération est trop délicate pour être effectuée.

Il retourne au camp de Dortmund et commence une série de sabotages, du plus anodin au plus grave. Étant donné qu'il ne peut pas faire des travaux difficiles à cause de sa main, il propose de ramasser les papiers de la cour, il va ramasser souvent le même avant d'être découvert.

Il est alors dirigé vers le camp de Bochum où il déclare que son métier dans le civil est électricien (fausse déclaration évidemment). Il est affecté au service électrique de l'usine, pour lui c'est une « *grande planque* ». Il s'adonne à plusieurs importants sabotages tels que le déraillement et court-circuit d'un pont roulant, avec une cuve de cent tonnes de fonte en fusion, qui a paralysé l'usine de fabrication de chars allemands pendant plusieurs jours. Il sabote aussi un laminoir auquel il ajoute du sable dans la graisse. Il excelle à provoquer des courts-circuits, les Allemands ont des doutes, mais Lucien est très satisfait de ses actions.

Il arrive à faire reproduire des tracts en 150 exemplaires qui exhortent les prisonniers à ne pas travailler pour l'Allemagne.

Mais ce sont surtout les réparations électriques qui lui permettent de prendre contact avec les civils et notamment les femmes. Il est surpris par le gardien-chef en train d'embrasser une femme allemande, c'est un grave délit qui doit être sévèrement puni. Il est sommé de faire ses bagages car il doit quitter ce camp. Il emporte un costume civil que lui a donné une femme qui désire s'enfuir avec lui. Il prend le train Bochum - Dortmund avec ses gardiens. Il tente alors de s'évader en costume civil mais il est vite repris à l'arrêt de Cologne étant dans l'impossibilité de montrer ses papiers.

Ramené à Dortmund à coup de bottes, il est enfermé dans une cellule disposant d'un bas-flanc mais sans matelas, ni couverture. Par dépit, Il se fait tatouer une croix de Lorraine sur le dessus du pied gauche par un prisonnier alsacien.

Il est traduit devant le tribunal de guerre de Münster le 15 août 1942 dans lequel il revoit la femme allemande qu'il avait séduite. Il est donc accusé d'avoir eu des relations avec elle et malgré ses dénégations, il est condamné à une lourde peine de prison, le verdict tombe : 3 ans et 3 mois de prison ! pour relations avec des civils et des femmes, pour évasions et

Stalag XX B -  
Camp de  
Marienbourg



rébellions. Le lieu d'incarcération retenu est la prison militaire de Graudenz en Pologne.

Le train l'amène vers sa triste destination, accompagné de deux officiers militaires SS, à Berlin il y a un changement de gare. Ils sont obligés de prendre le métro dans lequel il rencontre une femme qui parle français, il lui demande de s'exprimer en allemand avec les gardes au prochain arrêt du métro. Elle avait peur, mais il a beaucoup insisté et à l'arrêt du métro, il a pris la fuite. Perdu dans le dédale du métro il s'est fait rattraper à la sortie, car ce n'est pas facile de passer inaperçu avec les lettres KG dans le dos. Ensuite, retour dans le métro et le train pour la forteresse de la mort lente.

### **L'internement dans la Forteresse de la mort lente**

Au mois de septembre 1942, Lucien est incarcéré à la forteresse de GRAUDENZ puis au camp disciplinaire de Thorn en novembre 1942. Il ne pèse alors que 59 kg.

#### **Thorn**

Le mois de novembre est froid, il fait déjà -30° dans cette partie de la Pologne. Son travail consiste à transporter des traverses de chemin de fer, très lourdes, dans le froid glacial. Un matin, refusant de travailler, il est conduit dans une cellule dans laquelle il restera 3 ou 4 jours. Les prisonniers sont maltraités, ils doivent se rassembler souvent dans la cour et même la nuit pendant 1 ou 2 heures par -30°. Il meurt de froid et de faim. Un jour, il trouve des carottes dans un jardin et en mange tellement qu'il en est malade pendant 3 jours.

À Thorn, ne pouvant plus supporter cet enfer, les prisonniers de guerre n'hésitent pas à se mutiler. Certains se plantent des aiguilles trempées dans des excréments dans le mollet, un autre s'injecte du pétrole dans les genoux. Lucien se provoque une blessure en se râpant le dessus du pied avec un morceau de tôle, ensuite il barbouille la plaie avec du sel et des excréments. Le pied se met à gonfler inévitablement. Il invoque le fait que le sabot l'a blessé et part pour quelques jours à l'infirmerie.

*« Tous les jours lorsque je me réveillais le matin, à côté de moi il y avait un camarade mort, il avait perdu espoir, renonçait à lutter pour la vie, la maladie, la faim, la vermine... »*

Lucien traverse une période de découragement mais il a toujours en tête *« Les Allemands seront battus et perdront la guerre »*.

#### **Ehrenforst**

Par mesure disciplinaire, il est transféré le 5 mars 1943 à la prison d'Ehrenforst près de Katowice et d'Auschwitz. Il travaille dans l'usine chimique qui appartient à Göering et qui ne mesure pas moins de 50 km de périmètre. Réveillés à 3 heures de matin, les prisonniers de guerre parcourent 12 à 13 km pour transporter des sacs de ciment, des traverses..., *« Ehrenforst est le camp le plus terrible que j'ai jamais rencontré »*. Les prisonniers de guerre sont martyrisés toute la journée jusqu'à leur retour, ils sont réveillés la nuit, rassemblés dehors dans le froid pour faire des « march march » (couché, debout) ou des marches en canard (marches en étant accroupis). Tous ces terribles exercices leur font perdre leurs maigres forces restantes. *« Ou t'avais ou tu crevais »*.

Ils parviennent tout de même à avoir quelques contacts avec des civils pour se procurer des cigarettes. Un gardien a trouvé lors d'une fouille corporelle trois paquets de cigarettes qu'il a jetés derrière lui et profitant de l'inattention de son geôlier, Lucien est allé récupérer ses cigarettes. Quelle aubaine ! Les cigarettes favorisent l'échange avec du pain... La cigarette semble permettre d'oublier un peu les terribles conditions et la faim...

Devant sa détermination à ne pas coopérer avec les Allemands, Lucien est renvoyé

par convoi à Graudenz le 1<sup>er</sup> juin 1943. Il est enfermé dans un cachot qui comporte juste une petite ouverture par laquelle le gardien vérifie ce que fait Lucien. Il est en effet, interdit de s'asseoir, de se coucher, mais il s'assied dans un petit recoin à droite de la porte où on ne le voit pas. Par contre, lorsqu'il entend le gardien, il se lève rapidement et marche dans la cellule.

L'homme de confiance de la prison M. Vila constate l'état d'épuisement de Lucien, « *Toi, si tu restes ici tu vas crever* » et il le fait affecter, deux jours après, dans le camp de Georguenhof.

### Georguenhof

A Georguenhof, seul dans sa cellule, il réussit à démonter le plancher, creuse un trou et parvient à sortir pour aller voir les prisonniers dans une autre baraque.

Le premier déporté qu'il voit est un autre prisonnier qu'il avait côtoyé pendant leur conseil de guerre. Celui-ci dira « *J'ai vu un mort qui avançait, il n'avait que les yeux qui sortaient de la tête* », Lucien ne pèse que 38 kg !

Les prisonniers s'occupent de lui, ils lui donnent à manger du fromage en pâte et des biscuits, ils le ravitaillent en cachette. Les prisonniers travaillent dans la fromagerie de Rachelsofrd, Lucien part le matin avec eux mais il passe 15 jours affreux car il doit monter des meules de fromage à l'étage et il est si faible qu'il peine énormément.

Le fromage est destiné à ravitailler l'armée, Lucien reprend ses activités de sabotage, il ajoute dans la pâte des petits bouts de fil de fer, de la graisse des machines et remplit d'excréments les boîtes à sertir. Les Polonaises qui sertissent sont ravies de participer au sabotage.

Il profite de la moindre occasion pour voler de la nourriture qui améliorera leur repas, cela va du vol d'une oie dans la volière du patron qu'il arrive à cacher dans un bidon d'eau, bien qu'un bout d'aile dépasse, jusqu'à la substitution des lapins d'une sentinelle. Cette sentinelle qui, le lendemain matin, annonce à Lucien « *Monsieur Ludwig, gross malheur* », les lapins ont été volés mais les prisonniers arrivent à convaincre l'Allemand que les voleurs sont les habitants évacués à l'approche des troupes russes.

Ils échangent également quelques carottes de fromage volées contre du bois.

Lucien va rester à Rachelsofrd jusqu'en 1945.

Puis arrivent la débâcle et la libération.

### La libération

Lucien est libéré par l'armée rouge à Konitz en Pologne le 10 mars 1945, il est ensuite rapatrié dans un camp à Odessa en Russie, il va attendre 4 mois un bateau français qui leur a été promis. Il échange ses vêtements dans les fermes environnantes contre quelques œufs. Enfin, en juillet 1945, commence le retour vers la France, ils se dirigent en train, vers l'Allemagne très lentement à cause des voies de chemin de fer détruites.

Le 17 juillet 1945, ils sont logés à Magdeburg en Allemagne (à côté de Berlin), en attente d'un retour vers la France. Il tente de partir avec un camion militaire de ravitaillement anglais et essuie un refus. Qu'à cela ne tienne, il en a vu d'autres, il saute dans le camion, mange tout ce qu'il peut. Ils arrivent sur un terrain d'aviation, Lucien supplie, pleure auprès des pilotes français d'un avion militaire. Ceux-ci, émus, acceptent qu'il monte avec eux. Il arrive à Paris, sur l'aéroport du Bourget le 19 juillet 1945. Le soir même, il fête son retour au palais du Luxembourg « *J'ai attrapé une cuite ce jour-là* ».

Après 5 ans d'enfer, il arrive à Montauban où il retrouve enfin sa famille qui ne croyait plus le revoir « *C'est le plus beau jour de ma vie* ».

Malgré tout, la vie continue, mais ses souvenirs ne s'effaceront pas.

*Lucien Meilleurat,  
sa femme  
et Gérard -  
Photo transmise  
par la famille  
Meilleurat*



### **Le retour à la vie**

Il se marie le 31 août 1946 avec Simone BORIES dont il a quatre enfants ; Alain en 1946, Gérard en 1948, Serge en 1953 et Aline en 1958.

Il continue sa lutte pour la justice en étant responsable syndical dans le bâtiment jusqu'en 1950. Il est ensuite employé de 1950 jusqu'à 1960 dans un dépôt pharmaceutique, mais il est licencié pour activité syndicale.

De 1963 à 1973, il occupe plusieurs emplois comme directeur régional de Tourisme et Travail, représentant en motoculture et employé dans un magasin général des tracteurs Zetor.

A partir du 17 novembre 1975, il va rester trois ans en longue maladie des suites de ses blessures de guerre et de son internement. Puis en 1978 il bénéficie enfin d'une retraite bien méritée entouré par sa famille à laquelle il veut laisser ses souvenirs.

Il reçoit la Médaille militaire chèrement gagnée.

### **TÉMOIGNAGES DE SES ENFANTS ET PÈLERINAGE EN ENFER**

Gérard et Serge Meilleurat nous ont transmis leurs témoignages et les souvenirs de leur père.

#### **Témoignage de Serge Meilleurat (extraits)**

« Depuis mon enfance, j'ai toujours entendu parler de cette époque : la Drôle de Guerre.

J'écoutais avec compassion les histoires et les aventures que me racontait mon père. C'était comme un feuilleton télévisé, où il y a les bons et les méchants, où le héros est toujours vivant. Il ne supportait pas de voir des films sur la guerre, mais pour la raconter, il le faisait bien.

J'ai toujours voulu en savoir plus, toutes ces histoires étaient confuses dans ma tête, j'avais du mal à les situer, à les aligner, à les imaginer et à les croire. Les livres écrits sur cette époque sont faits pour ceux qui ont vécu l'histoire. J'avais soif de ce passé, de connaître la réalité, d'aller au bout de ce film, de voir ce pays, de faire un saut de 45 ans en arrière.

Avec le temps et l'âge, il ne restera que le souvenir, une légende. Dommage de replonger dans l'oubli ; 6 ans de vie et d'orgueil, de souffrance et d'espoir »

Le voyage tant espéré commence en septembre 1990 avec une caravane pliante. Serge est armé d'une caméra.

« Sur la route, je pense aux gens qui avant de partir m'ont dit : mais pourquoi retourner là-bas, revoir les camps de concentration ! et ça vous plaît ! il y a bien d'autres façons de passer des vacances. Heureusement, d'autres m'ont compris, mais j'ai la crainte d'être déçu et le doute d'être satisfait ». Il craint également que son père soit trop éprouvé en revoyant les lieux de détention.

« La route qui nous mène vers BOCHUM est magnifique, les châteaux qui bordent le Rhin sont de toute beauté. Les poissons pêchés n'ont pas un très bon goût, mais nous préparent à l'aventure.

Les Allemands ne sont plus ceux qu'ils étaient et leur hospitalité et leur générosité nous ont touchés. Je pense à Mr et Mme ECK HAROL à BOCHUM au nord-ouest de l'Allemagne.

Mon père avait travaillé pendant deux ans, en commando de prisonniers dans une usine métallurgique, et malgré sa très bonne mémoire, retrouver ces bâtiments, dans une grande ville comme Bochum, où il y a une usine dans chaque quartier est devenu une mission impossible. Nous avons marché d'un quartier à l'autre, questionné d'un passant à l'autre, les kilomètres nous pèsent : « c'était bien près de la voie ferrée, j'étais bien dans cet hôpital pour me faire soigner !!

À bout d'espoir et de fatigue, nous sommes prêts à abandonner quand une dernière chance nous est proposée, en effet une erreur de prononciation en allemand avait provoqué la confusion. Nous voici enfin, devant cette fameuse usine, où fabriquer des bombes et des tôles de chars pour l'armée allemande était déjà un supplice. Cet endroit a bien changé, une partie neuve, une partie ancienne. Après de longues palabres, pour des raisons de sécurité nous ne pourrions pas la visiter. Mais tout est bien là, l'entrée des gardiens, l'allée, le tram, les trains, le bistro à l'extérieur et les baraques du commando dans une petite ruelle. Les souvenirs reviennent de plus en plus précis « *Regarde ! J'étais dans cette cour toute délabrée, les barbelés sont encore là sur ces poteaux en béton recourbé, et les sanitaires avec les barreaux pour ne pas s'évader ...* » Le cœur se serre, l'émotion est là. »

Père et fils suivent le même itinéraire que celui parcouru en 1940 en passant par Berlin. Ils poursuivent leur chemin vers la Pologne au long des routes très abimées de la RDA (République Démocratique Allemande).

« Les premiers contacts à THURM, avec l'interprète Mr MALAK, sont chaleureux, mais pessimistes quant aux démarches à effectuer avec le colonel de la forteresse de GRAUDENZ, pour la pose d'une plaque commémorative des internés de la forteresse. Seul notre entêtement poussera MALAK à franchir les limites de la hiérarchie (ou peut-être le kg de café et le chocolat, denrées rares et très chères ici).»

« L'accueil des colonels est chaleureux, la discussion est animée et sans difficulté tout le monde est d'accord sur le fond. (Quelques kg de café et de chocolat en plus). Avec le colonel nous partons à la recherche de la prison où mon père est entré en 1942 pour raisons disciplinaires, mais il y a huit prisons. Des détails dans le souvenir reviennent. Et enfin, après une attente chargée d'incertitude, les galons du colonel nous font ouvrir la bonne porte. C'est impressionnant de se retrouver derrière cette lourde porte, sans avoir quoi que ce soit à se reprocher. Des gardiens nous ouvrent des grilles à gros barreaux, le long des vieux couloirs il y a d'antiques portes de cellules, les grosses dalles du sol sont usées, l'endroit est sinistre, un vrai décor à la Hitchcock. Dans la cour, je me sens mieux, mais oppressé, à chaque fenêtre nous voyons des prisonnières qui nous observent. Mais nous, nous sommes libres.

Mon père se retrouve, il se souvient « *là le quartier des Belges, là les Anglais, nous les Français celui-ci, là la cuisine, ici le chemin vers la Vistule où nous cassions la glace par*

-40° ». C'est ici que le mot « humain » n'existait pas, à travailler comme des chiens, dans des commandos de forçats, nourris à coups de pieds. Avoir 23 ans, mesurer 1,72 m, ne peser que 38 kg et avoir encore la volonté et l'espoir de vivre est une preuve de courage inestimable. Et encore il arrive à plaisanter, à la Libération il lui restait 3 mois de prison à faire « pourvu qu'on ne me retrouve pas dans les livres de la prison. »

Cette prison qui aujourd'hui est utilisée pour que la justice règne, était autrefois « la FORTERESSE DE LA MORT LENTE », où des hommes ont laissé leur fierté, leur amour, leur honneur et pour beaucoup leur vie, pour rien. Le retour à l'esclavage où la vie et la mort ne comptent plus.

Pourquoi ? Pourquoi tout ça ! Pourquoi faire souffrir les hommes ?

Pourquoi cette haine, cette méchanceté, ce manque d'humanité, et la trahison de patriotes ? Que de questions qui restent sans réponses !

De retour dans la rue nous observons cette muraille qui cache l'enfer de la guerre. Le maire de la ville nous reçoit élogieusement et offre à mon père la « médaille des chevaliers de la ville » ; ce qui finit de lui couper l'herbe sous les pieds et il s'effondre à grosses larmes, moment émouvant associé au choc de la visite à la prison, le souvenir et la vision des moments pénibles. Cet homme qui a résisté aux pires des traitements craque devant l'amitié et la sympathie des gens. »

« Une visite à la fromagerie de Rachelsdorf où il a passé plus de deux ans 1943-45. Les bâtiments sont toujours là, mais c'est devenu une petite fonderie d'aluminium. Pendant plusieurs heures nous avons cherché, près de l'usine dans le bois, les traces des baraques du commando, mais sans succès.

C'est ici qu'il a repris goût à la vie avec ses 38 kg, malgré la misère et le froid, car il y avait de la nourriture.

Je revois ces lieux tant racontés, ou j'imaginai un héros d'aventure et maintenant je vois un Homme qui a lutté avec la mort, pour survivre dans des lieux sinistres et tristes.

La visite du camp d'extermination d'Auschwitz marquera mon esprit à jamais. La vue des bâtiments, des baraquements, des prisons, du mur d'exécution, de la potence, des laboratoires humains (pour expériences sur la stérilisation et sur les poisons), la chambre à gaz et les fours crématoires, m'ont rendu malade et angoissé. Un sentiment de malaise et d'impuissance m'envahit devant tant d'horreur. Des millions de morts pour le bon vouloir d'un homme, d'un monstre. »

« Je suis satisfait d'avoir fait ce voyage. J'ai dans mes veines du sang qui a souffert. Quand on a vu et compris cette époque, on comprend mieux ces hommes et personne n'a le droit de les critiquer, car là-bas, ils étaient des damnés, des chiens, des rats. »

Ce voyage « m'a permis de comprendre la souffrance et la haine de cet homme qui a lutté pour la survie dans des conditions inhumaines, il lui a fallu une sacrée volonté pour endurer les supplices dans la plus profonde détresse. Il a perdu sa jeunesse de 18 ans à 25 ans, LES MEILLEURES ANNÉES DE MA VIE PERDUES » comme il disait. »

« Et si un jour un illuminé avait la folie de la gloire, du pouvoir, de l'argent, du pétrole... tout serait à recommencer, Pitié pour nos enfants. »

« Il n'y était pour rien, il n'avait jamais fait de mal à personne. Il croquait la vie à pleine-dents, il travaillait dur comme terrassier pour nourrir ses parents et frères, et après c'étaient les virées chaudes avec les copains, les plaisirs de la vie. Puis du jour au lendemain c'est la descente aux enfers sans fin, il n'a jamais compris ce qu'il faisait là et n'a jamais voulu ça.

Ce qu'il savait, c'est qu'il n'était pas tout seul, qu'il y avait des milliers de gens qui étaient dans l'atrocité et la souffrance et beaucoup ne sont pas revenus, seuls ceux qui ont lutté avec la volonté de vivre contre l'atrocité, la misère, l'ignominie, l'horreur, sont revenus et d'autres n'ont pas eu de chance, si on peut dire, et ont laissé la vie

dans les camps d'extermination sans savoir pourquoi. »

« Il avait la tête dure le père, avec un moral d'acier qui a forgé un homme de bravoure et de cœur avec une idéologie pour le bien-être de tous, il s'est battu politiquement pour défendre ses idées et les opprimés, il nous a donné l'amour de la famille et du travail, on est fier de toi papa. »

### **Témoignage de Gérard Meilleurat**

« Mon père nous racontait assez souvent cette calamité. Ce qui me surprend aujourd'hui, ce sont ces traits d'humour qu'il mettait dans ses récits. Sur le moment, ces plaisanteries nous ont fait mieux accepter ce qu'il a vécu. Nous étions subjugués par ce que nous apprenions. Nous, nous étions heureux, peu argentés certes, mais avec une vie simple et agréable, sans douleur, sans trop de souci, sans apparente difficulté. Comment ce qu'il nous racontait avait pu exister? Comment mon père avait-il pu être le témoin obligé de ces horreurs?

Je me souviens que lors d'une de ses évasions avec quelques compagnons, ils ont été mis en joue par des Stukas (ces avions qui sifflent . . .), et ils tournaient autour des troncs d'arbres pour se protéger. La nuit aussi où avec son copain Thomas MORATINOS, ils ont réussi à pénétrer dans le repaire alimentaire du chef du camp. C'est derrière la porte du local qu'ils sont restés cachés pendant qu'un de leurs gardiens est entré. Il y eut bien sûr des représailles habituelles, mais qu'importe, ils avaient mangé un peu plus que d'habitude. C'était le récit d'aventures extraordinaires, qui me faisaient gamberger la nuit.

Ce n'est que plus tard en grandissant et en m'intéressant davantage à cette période que j'ai pris conscience de l'énormité de sa captivité.

Je me souviens aussi de ces nombreuses fois, où il fallait l'aider à se coucher, car les éclats d'obus qu'il avait dans le cou, dans la tête, dans le bras et dans une main, lui créaient des douleurs insoutenables.

Cela fait maintenant de nombreuses années que nous participons à des commémorations, qui permettent de ne pas oublier, pour que plus jamais ces atrocités ne se reproduisent. Avoir ainsi martyrisé et détruit tant d'êtres humains est absolument insoutenable. Mais comment se fait-il que certaines municipalités nous créent des difficultés pour que nous participions ? N'ont-ils pas conscience de tout ce qui est en train de s'installer et de monter en puissance : Racisme, misogynie, homophobie, violences gratuites, irrespect d'autrui, etc., et tout ceci de plus en plus par des jeunes gens... »

Quelle émotion !

Comme dit précédemment, Gérard est membre de l'association des internés de Graudenz. Le congrès annuel de l'association des internés de Graudenz s'est tenu à Blagnac en mai 2018 à l'initiative de Gérard Meilleurat.

Les Prisonniers de Guerre internés à Graudenz et dans les camps annexes étaient considérés comme des têtes dures par les Allemands. Ils ont souvent été traités comme des animaux, mourants de faim et de froid et ont survécu grâce à leur habileté et à leur soif de vivre, de revoir la famille et la France enfin libre.

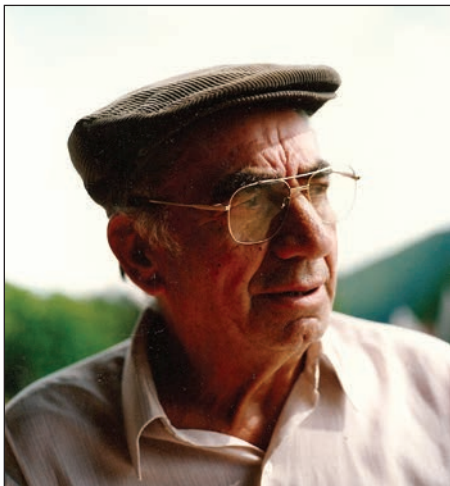
Ils sont fiers de s'être conduits en bons Français en résistant, en refusant de travailler, en pratiquant le sabotage, en faisant preuve d'indiscipline. Cette indiscipline était une satisfaction pour les prisonniers, mais rendait les gardiens hargneux et méchants. Certes, il y eut des tentatives d'évasion, mais elles furent souvent manquées et durement punies.

Tout manquait, surtout la nourriture, les colis n'arrivaient pas ou bien ils étaient subtilisés par les gardiens, le tabac qui semblait apaiser moralement l'existence et servait de monnaie d'échange.

Ce qui les a sauvés, c'est l'amour de la famille et du pays, c'est la solidarité entre prisonniers qui a été la « *condition première pour nous aider à surmonter cette vie infernale* ». Nombreux sont ceux qui sont quand même morts en Pologne, les rescapés ont souffert des conséquences de ces cinq années de souffrance, ils ont de graves problèmes de santé.

Le témoignage de Lucien est un récit émouvant, car il est pudique, n'hésitant pas à s'appuyer sur des anecdotes drôles pour atténuer la dureté de ces années vécues en enfer. Mais il n'oublie pas et le dur constat de cette période de sa jeunesse est : « les meilleures années de ma vie perdues ». Aidé par ses enfants, il a souhaité transmettre ce récit aux générations futures.

De chaleureux remerciements à Gérard et à Serge Meilleurat pour leurs témoignages touchants. Nous avons retranscrit fidèlement leurs souvenirs, impressions et émotions. Merci à eux de nous avoir fait vivre ce récit et de nous avoir émus. Et surtout un grand merci à Lucien !



*Lucien Meilleurat  
30 juillet 1991 -  
Photo transmise par  
la famille Meilleurat*

(1) Café léger

(2) Extrait de « Souvenirs de Haute Silésie » de Francis Bacon

(3) Extrait de « Souvenirs de Haute Silésie » de Francis Bacon

Note : dans tout le texte, les expressions entre guillemets et en italique viennent du témoignage de Lucien Meilleurat. Certaines sont retranscrites telles que prononcées

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

- BACON (Francis). Souvenirs de Haute Silésie, publié par l'union des internés de la prison-forteresse de Graudenz et ses annexes, avril 1997, 18 pages
- LHEUREUX (Jean-Charles). La Forteresse de la mort lente, Graudenz – Pologne (1941-1945), publié par l'union des internés de la prison-forteresse de Graudenz et ses annexes, 1983, 175 pages
- LEMENAGER (Raymond). Mémoires de ma captivité - Guerre 1939-1945, publié par l'union des internés de la prison-forteresse de Graudenz et ses annexes, 26 novembre 1983, 146 pages.
- Les Blagnacais pendant la Seconde Guerre mondiale - Blagnac questions d'histoire : Numéro spécial - décembre 2005
- Témoignages de Serge et Gérard Meilleurat
- Famille MEILLEURAT - Photos

Je remercie vivement Didier Chapuy pour sa collaboration et son rôle de coordination entre la famille Meilleurat et moi-même.